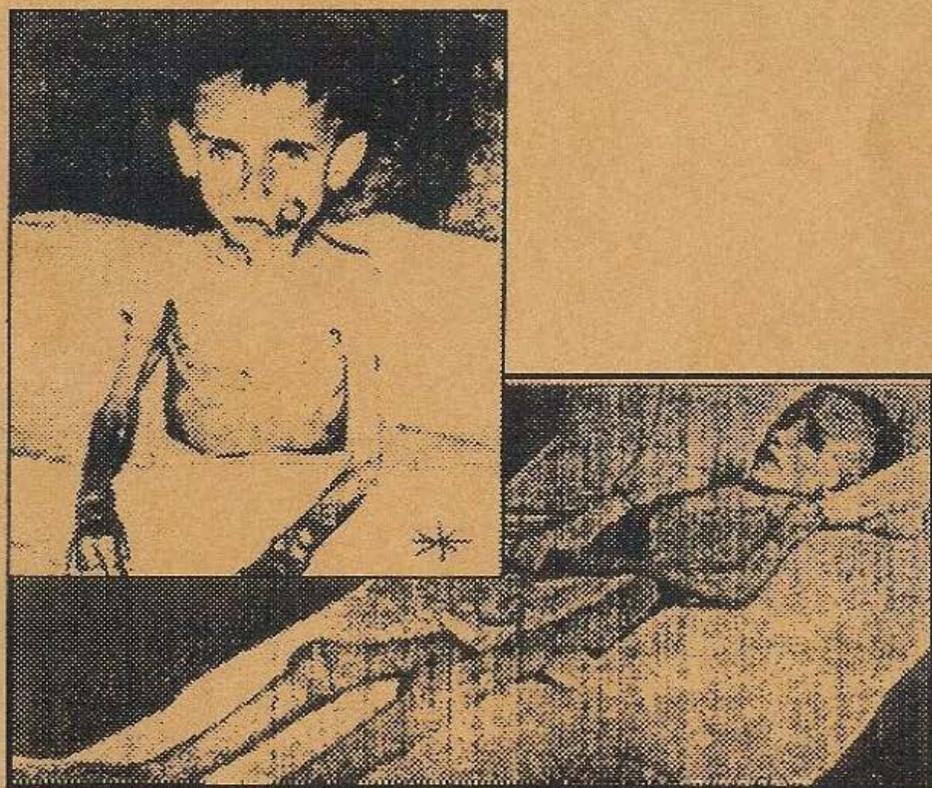


CONTRE L'OUBLI

N° 2

**IL Y A CENT ANS...
LES BRITANNIQUES INTERNAIENT
DES DIZAINES DE MILLIERS DE BOERS
DANS DES CAMPS DE CONCENTRATION**

D'après un article de Mark Weber
Adapté et augmenté par Vincent Reynouard



Diffusion V.H.O.
Juillet 2000

IL Y A 100 ANS
**QUAND LES BRITANNIQUES INTERNAIENT DES
DIZAINES DE MILLIERS DE BOERS DANS DES
CAMPS DE CONCENTRATION**

D'après un article de Mark Weber
(« The Boer War Remembered »*)
Traduit de l'américain par Jacqueline Berger
Adapté par Vincent Reynouard

Avertissement de Vincent Reynouard

Dans mon premier livre publié à compte d'auteur en 1995 et intitulé : *Les Crimes « Libérateurs » contre la Paix*, j'avais démontré l'écrasante responsabilité de l'Angleterre dans le déclenchement et l'extension du conflit germano-polonais, du 1^{er} au 5 septembre 1939. J'insistais notamment sur la duplicité des gouvernants anglais qui, durant ces jours tragiques, avaient agi en sous-main pour faire échouer les pourparlers qu'ils donnaient l'impression d'encourager en public (voy. *Les Crimes...*, pp. 226-7). La Grande-Bretagne, concluais-je, n'avait pas hésité à précipiter le monde dans l'abîme pour des raisons politico-économiques ; soucieuse de maintenir la « balance des pouvoirs » en Europe, elle avait refusé de voir une puissance continentale émerger.

Par la suite, en compagnie d'autres chercheurs, j'ai publié plusieurs textes qui dénonçaient les agissements anglo-américains entre 1940 et 1950 : guerre menée contre les femmes et les enfants (bombardements de terreur pratiqués au-dessus de l'Allemagne puis du Japon), propagande mensongère éhontée (les bobards de Sefton Delmer...) méthodes de combat déloyales (armement des maquisards et autres combattants sans uniforme...) et cynisme sans borne (lorsque des pays qui ont annexé par la force des dizaines de territoires

prétendent juger un vaincu qui, lui, a uniquement cherché à réparer des injustices territoriales).

J'en déduisais que la seconde guerre mondiale avait été un conflit d'un genre nouveau ; un conflit mené non pour des raisons impérialistes mais pour des raisons politiques et idéologiques ; un conflit, enfin, où toutes les lois de la guerre avaient été violées, transformant une simple querelle de frontières en un massacre généralisé des innocents.

J'avais tort, partiellement. Non pas que la guerre 39-45 ait été une guerre impérialiste traditionnelle, menée de façon chevaleresque, mais j'ignorais alors que ce conflit avait connu une sorte de répétition générale en miniature : la guerre de Boers de 1899-1902. On y retrouve les mêmes éléments : hypocrisie de l'Angleterre qui prétend lutter contre une agression et pour la liberté, alors que ses dirigeants ont longuement conspiré pour assassiner la paix en vue de gains économiques ; guerre menée contre les femmes et les enfants ; méthodes de combat déloyales ; campagnes de propagande éhontée orchestrées afin de décrire l'ennemi comme le Mal incarné...

Un siècle après la fin de ce conflit bien oublié, la lecture de l'étude qui va suivre s'impose. Car elle démontre qu'en 1939, les croisés de la démocraties, l'Angleterre en tête, n'ont rien inventé. Ils ont agi selon leur habitude, utilisant des méthodes qui avaient fait leur preuve ; des « méthodes de barbares » comme les qualifiait alors Lloyd George

La guerre des Boers qui dura de 1899 à 1902, vit s'affronter l'Empire britannique tout puissant, soutenu par la finance internationale, à une petite nation pionnière d'Afrique du Sud, composée de fermiers, de propriétaires de ranchs et de commerçants indépendants, vivant avec la Bible et le fusil.

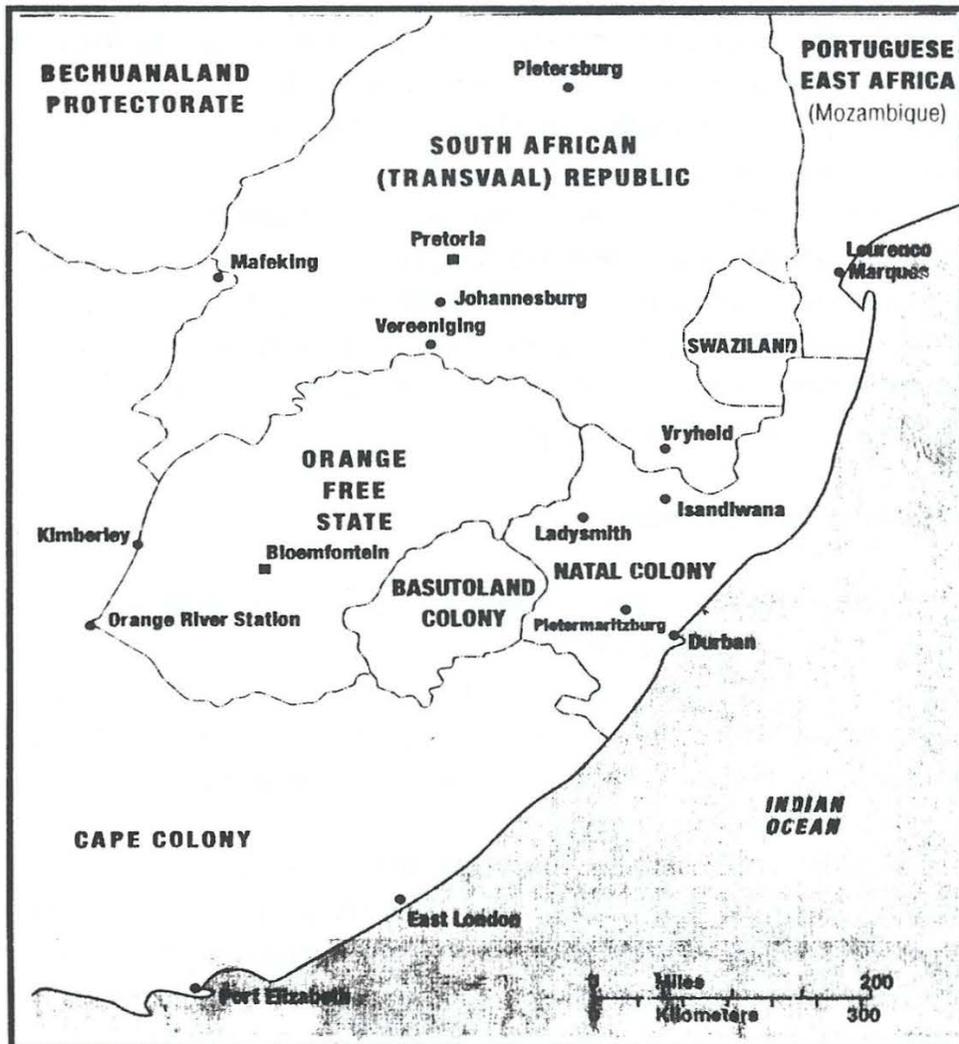
Bien qu'il puisse apparaître comme mineur, ce conflit annonçait les horreurs de la guerre moderne, notamment lorsque apparaissent combattants illégaux, pratiquant la guérilla, et que des populations entières, composées en majorité de femmes et d'enfants, sont parqués dans des camps.

Aperçu historique

Les ancêtres des Boers — des Hollandais et des Allemands — s'installèrent en 1652 dans la région sud-africaine du Cap. Ils furent rejoints une trentaine d'années plus tard par de nombreux huguenots français qui avaient pris le chemin de l'exil suite à la révocation de l'Édit de Nantes (1685).

Après plusieurs tentatives, l'Angleterre prit le contrôle de la région en 1814. Refusant de se soumettre aux lois de l'étranger — les Britanniques ayant notamment aboli l'esclavage en 1833 —, 10 000 Boers quittèrent le Cap lors du « Grand Trek » du 1835-1842. Les

trekkers écrasèrent les Zoulous en 1838 et s'installèrent au Nord, dans le Natal (que les Zoulous avaient conquis vers 1830 aux dépens des Ngoni). Celui-ci étant devenu possession britannique en 1844, ils reprirent leur marche dans les hauteurs intérieures et, chassant les Ndébélés, fondèrent deux républiques indépendantes, l'État libre d'Orange et la République Sud-Africaine (Transvaal) (1852-1854).



Les Boers — « fermiers » en hollandais —, travaillèrent durement afin de se construire une nouvelle vie. Mais ils durent tout de suite lutter pour préserver leurs républiques naissantes de l'empiètement britannique et des attaques des aborigènes (les Ndébélés pratiquant les razzias).

Leur grand chef était Paul Kruger, un homme imposant, passionné et profondément religieux. Cette figure barbe, patriarcale, était vénérée par son peuple, qui l'avait affectueusement surnommée « Oom Paul » (*Oncle Paul*).

Né en 1825 au sein d'une famille relativement aisée de fermiers du Cap, il avait participé au « Grand Trek » comme enfant. Il se maria à l'âge de 17 ans, devint veuf à 21 ans, se remaria deux fois et fut le père de seize enfants. Ayant fréquenté l'école quelques mois seulement, sa lecture se bornait presque exclusivement à la Bible.

Lors d'affrontements militaires, Kruger prouva en de multiples occasions son courage et son abondance



Paul Kruger (1825-1904). Président de la république du Transvaal.

de ressources. A l'âge de 14 ans, il prit part à sa première bataille, un raid de commando contre les Ndébélés, et tua son premier lion. Entre 20 et 30 ans, il participa à deux grandes batailles contre les Noirs de la région.

A quatre reprises, il fut élu président de la République du Transvaal. Son courage, son honnêteté et sa dévotion aidèrent à maintenir le moral de son peuple pendant les dures années de conflit. Un observateur contemporain décrivit Kruger comme un « orateur né ; acharné dans ses discours, manquant de mesure dans les phrases et de sens logique ; mais passionné et convaincant lorsqu'il plaidait avec sincérité... »¹.

De l'or et des diamants

Après l'annexion du Transvaal par l'Angleterre (1877), Kruger appela les Boers à la révolte. Battus à Majuba Hill en 1881, les Britanniques reconnurent l'indépendance des républiques boers (paix de Pretoria). Celles-ci se trouvèrent toutefois encerclées lorsque la Grande-Bretagne annexa le Bechuanaland et que la British South Africa Compagny (dirigée par Cecil Rhodes) acquit les territoires au Nord du Zambèze.

En 1886, enfin, la découverte d'or à Witwatersrand, dans le Transvaal, menaça mortellement l'indépendance de cette jeune nation qui voulait échapper à la loi de l'étranger. Cette terre riche en gisements aurifères attira des vagues d'aventuriers étrangers et de spéculateurs, que les Boers appelaient : « *uitlanders* » (barbares). A partir de 1896, la population de Johannesburg dépassa la barre des 100 000 habitants. Sur les 50 000 résidents Blancs, 6 205 seulement étaient des citoyens².

Une histoire officielle mensongère

Comme c'est souvent le cas dans l'Histoire, les causes réelles du conflit anglo-boer furent révélées des années après la fin des combats. D'après la thèse officielle — encore en circulation dans de nombreux ouvrages — la guerre des Boers aurait éclaté le 11 octobre 1899, après que les Boers eurent envahi le Nord du Natal. La responsabilité du conflit leur incomberait entièrement, l'Angleterre n'ayant fait que se défendre.

En 1979, cependant, un historien britannique, Thomas Pakenham, réduit à néant cette vision simpliste de l'Histoire. Dans une étude magistrale, il révéla des détails jusqu'alors inconnus sur la conspiration des autorités coloniales britanniques et des financiers juifs pour plonger l'Afrique du Sud dans la guerre. Il rappela notamment que, dans ce conflit, le premier acte belliqueux ne survint pas en 1899, mais quatre ans plus tôt, en 1895, et que les victimes de l'agression furent non les Anglais, mais les Boers.

Les Juifs arrivent

Barney Brentano (né Isaacs)

Parmi les hommes qui vinrent en Afrique du Sud afin d'y chercher la richesse, on comptait le capitaliste et visionnaire impérial anglais très connu Cecil Rhodes, ainsi qu'une collection de Juifs ambitieux. Ensemble, ils allaient jouer un rôle décisif dans la fomentation de la guerre des Boers.



Barnez Barnato, un type sémillant et vulgaire de l'extrême Est de Londres (née Barnett Isaacs) fut l'un des premiers parmi les nombreux Juifs qui jouèrent un rôle majeur dans les affaires sud-africaines. Œuvrant avec cran et perspicacité, il se retrouva en 1887 à la tête d'un énorme empire financier sud-africain versé dans l'or et les diamants. En 1888, il s'allia avec son principal rival, Cecil Rhodes, soutenu par la famille Rothschild, afin de prendre la direction de l'empire De Beers ; celui-ci contrôlait environ 90 % de la production mondiale de diamants (incluant toute la production sud-africaine) et une large part de la production mondiale d'or³ (Au XX^e siècle, le cartel de diamants De Beers est passé sous le contrôle d'une dynastie juive-allemande, les Oppenheimer [...]. Avec le quasi-monopole de la production et de la distribution des diamants ainsi que le contrôle d'une grande part de la production mondiale d'or, cette famille milliardaire s'est trouvée à la tête d'un empire sans égal. Elle contrôlait également les journaux influents d'Afrique du Sud. Le pouvoir des Oppenheimer était si grand en Afrique du Sud qu'il rivalisait celui du gouvernement élu⁴).

Dans les années 1890, la plus puissante maison financière sud-africaine était la Wenher, Beit & Co. Elle était détenue par un spéculateur juif d'Allemagne, nommé Alfred Beit. Rhodes compta beaucoup sur le soutien de Beit, dont les liens étroits avec les Rothschild et la Dresdner Bank permirent à l'Anglais amiteux d'acquiescer et de consolider son grand empire financier⁵.

A cette époque, le haut commissaire britannique pour l'Afrique du Sud s'appelait Alfred Milner. Pakenham souligne que ses « alliés secrets » étaient « *les 'gold bugs' londoniens — spécialement les financiers de*

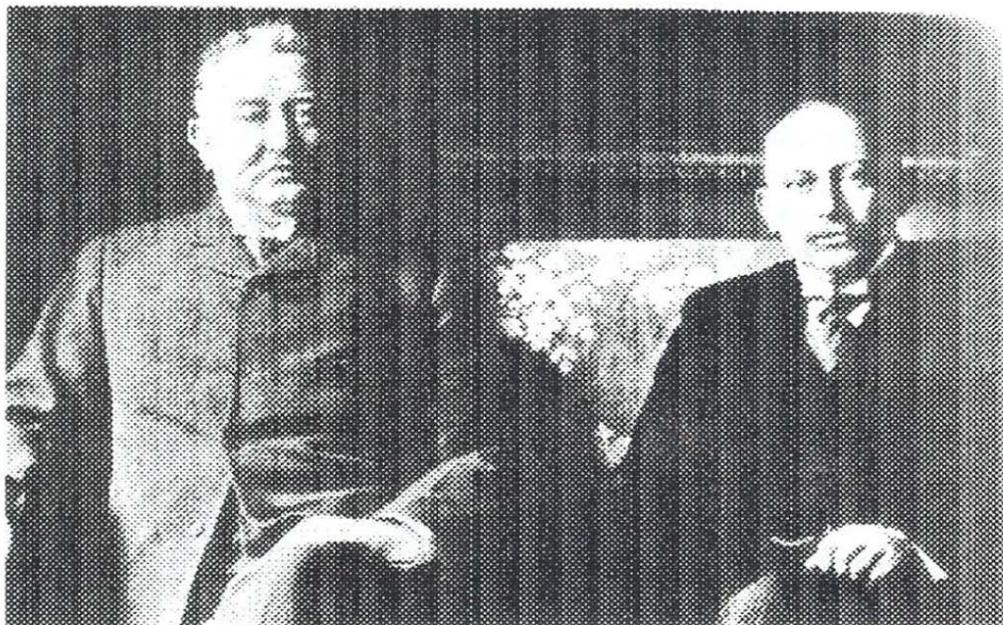
la plus grande de toutes les maisons d'exploitation minière du Rand entier, la Wernher-Beit ». Il poursuit : « Alfred Beit était le géant — un géant semblable à un nain — qui exploitait le marché de l'or mondial. Il était petit, rondelet et chauve avec de grands yeux pâles, lumineux et avait le tic nerveux de tirer sur sa moustache grise. »⁶.

Beit et Lionel Phillips, un millionnaire juif d'Angleterre, contrôlaient ensemble le plus grand syndicat d'exploitation minière d'Afrique du Sud : H. Eckstein & Co. Des six plus grandes compagnies minières, quatre étaient contrôlées par des Juifs⁷.

Vers 1894, Beit et Phillips conspiraient dans le dos des Britanniques et des Boers, distribuant des dizaines de milliers de livres de pot de vin soi-disant pour « améliorer » le *Volksraad* (parlement) du Transvaal. En une occurrence, Beit et Phillips dépensèrent 25 000 livres pour favoriser un accord sur un problème épineux avant que l'assemblée ne se réunisse⁸.

Le Raid Jameson

Le 29 décembre 1895, grâce à un achat d'arme « non officiel », 500 aventuriers britanniques essayèrent de prendre de force le contrôle de la République des Boers. Rhodes, qui était alors aussi premier ministre de la Colonie du Cap sous autorité britannique, organisa la vente qu'Alfred Beit finança par un règlement de 200 000 livres. Phillips aussi prit part à la conspiration. Selon leur plan, des Raiders, conduits par Sir Leander Starr Jameson, un ami intime de Rhodes, devaient se ruer depuis le territoire britannique voisin vers Johannesburg pour « défendre » les « Outlanders » britanniques. Dans le même temps, ceux-ci devaient,



Cecil Rhodes (à gauche) et Alfred Beit.

selon un arrangement secret antérieur, prendre le contrôle de la ville au nom des étrangers « opprimés » et s'autoproclamer nouveau gouvernement du Transvaal. Dans une lettre écrite quatre mois avant le raid et décrivant le plan, Rhodes confiait à Beit: « *Johannesbourg est prête...[c'est] la grande idée qui rendra l'Angleterre maîtresse de l'Afrique, et qui, de fait, donnera à l'Angleterre le continent africain* »⁹.

Rhodes, Beit et Jameson comptaient sur le retour secret du nouveau Secrétaire Colonial, Joseph Chamberlain (père du futur premier Ministre Neville Chamberlain). Lorsqu'il avait pris ses fonctions dans l'administration en tant que Premier Ministre de Salisbury, Chamberlain avait proclamé ses sentiments archi impérialistes en ces termes : « *Je crois dans l'Empire britannique, et je crois dans la race britannique. Je crois que la race britannique est la plus importante des races gouver-*

nantes que le monde ait jamais vues. » Chamberlain munit clandestinement les conspirateurs de fusils et mit à leur disposition une étendue de territoire afin qu'ils préparent l'attaque¹⁰.

Le coup, toutefois, échoua, entraînant la mort de 21 hommes. Jameson et ses amis raiders furent faits prisonniers et mis en jugement. A Johannesburg, les autorités du Transvaal arrêterent Phillips pour sa participation dans l'organisation du raid. Elles découvrirent une correspondance secrète entre les conspirateurs associés Beit et Rhodes et lui qui décida Phillips a confesser sa culpabilité. La cour de justice du Transvaal condamna Jameson à une peine légère : 15 mois d'emprisonnement. Phillips fut condamné à mort mais cette peine fut rapidement commuée en une amende de 25 mille livres. *« Plus tard, après son départ pour l'Angleterre, le financier fut fait chevalier pour ses services envers l'Empire et, durant la première Guerre mondiale, un poste élevé dans le Ministère de l'Armement lui fut attribué. »* Bien qu'il se soit terminé par un fiasco, le raid de Jameson convainquit les Boers que les Britanniques étaient déterminés, même au prix de vies humaines, à leur voler leur liberté chèrement acquise. De plus, le sang de ceux qui avaient perdu la vie dans le raid avorté scellait symboliquement l'alliance entre la finance juive et de l'impérialisme britannique¹¹.

Yan Christiann Smuts, un brillant jeune chef boer qui aurait voulu être un jour premier Ministre de l'Union Sud-Africaine, dit plus tard : *« Le raid Jameson fut la véritable déclaration de guerre dans le conflit anglo-boer... C'est un fait en dépit des 4 années de trêve qui suivirent... Les agresseurs consolidèrent leur alliance... Les défenseurs d'autre part se préparèrent à l'inévitable, dans le silence et la résignation. »*¹².

Préparatifs de guerre

Nullement découragé par le désastre du raid Jame-son, le haut Commissaire britannique Milner commença secrètement à fomenter une guerre totale pour annexer les terres des Boers. Tandis que, publiquement, il se préparait à « négocier » avec le président Kruger sur les statuts des Outlanders, Milner confiait secrètement son intention de « visser » les Boers. Lors des entretiens de mai-juin 1899 avec Kruger, il demanda une « voix immédiate » pour tous les étrangers qui s'étaient établis dans la République du Transvaal au cours des années précédentes. Alors que les pourparlers s'enlisaient, Kruger, furieux, déclara: « *c'est notre pays que vous voulez !* »

Dans le même temps, Werher, Beit et Co finançaient secrètement une armée d'Outlanders, armée composée de 1500 hommes mais qui pourrait éventuellement se monter jusqu'à 10 000 hommes. Nous voilà donc loin d'une Angleterre pacifiste qui prend les armes pour répondre à une agression injustifiée...

Thomas Pakenham, d'ailleurs, écrit : « *contrairement à la version adoptée par les historiens ultérieurs, les termites d'or [gold bugs], furent donc les partenaires actifs de Milner dans la préparation de la Guerre* »¹³. Dans les sphères anglaises du pouvoir, ce fait paraissait si évident que, bien plus tard, Horatio Herbert Kitchener, qui commanda les forces britanniques en Afrique du Sud en 1900-1902, reconnut en privé que les Boers étaient « *effrayés à l'idée de tomber entre les mains de certains Juifs qui, sans aucun doute, exerçaient une grande influence dans le pays.* » D'après lui, cette peur avait été un élément majeur dans l'éclatement du conflit¹⁴.

Pour les gouverneurs en Grande Bretagne, le transfert de la République des Boers sous l'autorité impériale était non seulement logique, mais aussi inévitable. Pakenham écrit : « *l'indépendance d'une république boer explosant avec son or et se hérissant à coups de fusils importés menaçait les statuts de la Grande Bretagne comme puissance de plus haut niveau. L'importance britannique (autrement dit sa suprématie) n'était pas écrite dans la loi internationale. Mais la majorité des Britanniques pensaient qu'il s'agissait là d'une évidence... l'indépendance boer semblait plus qu'absurde ; elle était dangereuse pour la paix mondiale... La solution semblait être d'englober la totalité de l'Afrique du Sud dans l'Union Jack, de faire de tout le pays un dominion britannique...* »¹⁵.

Dans leur grande majorité, les journaux importants de Grande Bretagne poussaient à la guerre. C'était spécialement vrai pour la presse appartenant aux Juifs ou sous contrôle juif. Citons l'influent organe conservateur, *The Daily Télégraph* dont le propriétaire était Lord Burnham (né Edward Lévy), le *Daily News* de Oppenheim, l'*Evening News* de Mark et la *St-James Gazette* de Steinkopf¹⁶.

Reflétant le consensus officiel de Londres, le 26 août 1899, Chamberlain fit un discours certes non compromettant, mais directement contre les Boers. Deux jours plus tard, il envoya une dépêche menaçante à Kruger. Le Secrétaire Colonial britannique demandait aux Boers d'abdiquer leur souveraineté. Pour préparer la guerre contre les républiques, le gouvernement de Salisbury envoya le 8 septembre un surplus de 10 000 soldats en Afrique du Sud. Lorsque les chefs des Boers apprirent que Londres était en train de mettre sur pied une force de 47 000 hommes pour envahir leurs pays,

les deux républiques commencèrent conjointement leurs préparatifs.

Avec la guerre maintenant imminente et la patience des Boers épuisée, Kruger et son gouvernement lancèrent un ultimatum le 9 octobre 1899. Dans ce texte, Kruger demandait le retrait des forces britanniques et un arbitrage neutre sur tous les points de désaccord. Deux jours plus tard, lorsque la Grande Bretagne eut laissé expirer l'ultimatum, les Boers envahirent le Nord du Natal. C'était la guerre...

La guerre d'un peuple

Les Boers étaient des citoyens-soldats. En vertu de la loi, tous les hommes des deux républiques âgés de 16 à 60 ans étaient recrutés pour le service militaire. Au Transvaal chaque adulte mâle était sommé d'avoir un fusil et des munitions. Le 1^{er} octobre 1899, lors d'une parade militaire organisée à Pretoria en l'honneur des 74 ans de Kruger, les fermiers du *Bushveld*, les employés et les hommes de robe des cités parmi d'autres citoyens prêts à se battre, montaient à cheval où marchaient derrière leur chef. Ils furent rejoints par des volontaires étrangers qui avaient rallié la cause des Boers : un millier de Hollandais et d'Allemands ainsi qu'une centaine d'Irlandais (parmi lesquels un tout jeune homme, John Mac Bride qui sera exécuté 17 ans plus tard pour son rôle dans l'Insurrection de Dublin-Est)¹⁷.

Même s'ils se préparaient à faire face à l'empire le plus puissant du monde, les Boers étaient confiants et déterminés. Bien qu'ils fussent inférieurs en nombre, leur moral était bon. Ils combattaient sur leur territoire

pour leur pays, leur indépendance et leurs coutumes. En tant qu'historien britannique, Phillip Knightley a écrit :

Le Boer, ni complètement civil ni complètement soldat, dirigeant sa ferme et combattant les Britanniques tour à tour, armé légèrement d'un fusil de précision à répétition, mobile, capable de vivre durant de longues périodes dépouillé, nourri seulement d'aliments secs et d'un peu d'eau, appuyé sur le soutien caché de ses compatriotes, ne dédaignant pas de fuir lorsque le combat ne tourne pas en sa faveur, choisissant son terrain et son moment pour l'attaque, était plus qu'un égal face à une armée régulière, quelle que fût sa force¹⁸.

Les combattants boers étaient aussi chevaleresques au combat. Quelques années après la fin de la guerre, lorsque les passions s'étaient quelque peu calmées, le *Times* de Londres concédait, à propos du conflit :

Au moment de leur triomphe, les Boers se comportèrent avec la même courtoisie qui n'était nullement feinte ... [une courtoisie] qu'ils avaient témoignée après la plupart de leurs victoires. Bien qu'exultant, ils ne proféraient pas d'insultes. Ils allaient chercher de l'eau et des couvertures pour les blessés et traitaient les prisonnier avec beaucoup de considération¹⁹.

Bien que, au début, les Boers eussent remporté quelques victoires impressionnantes sur le champ de bataille, la supériorité numérique des forces anglaises fit bientôt gagner celles-ci haut la main (victoire de Paardeberg en février 1900). Mais les Boers refusèrent de capituler, même après la perte de leurs principales villes et voies de chemin de fer. Des commandos boers,

surpassés en nombre (environ 4 contre 1) mais soutenus par le peuple, menèrent une campagne de guérilla contre les envahisseurs. Combattant sans trêve, ils harcelaient l'ennemi qui tenait la totalité de leur pays et de leur peuple en son pouvoir.

Monté à cheval, le combattant d'un commando boer ne ressemblait en rien à un soldat ordinaire. Il portait généralement une longue barbe, des vêtements grossiers de fermier, un chapeau à large bord et des courroies de fusil en bandoulière.

« Méthodes de Barbares »



Horatio Herbert Kitchener

Lord Kitchener, le nouveau commandant britannique adopta une tactique pour « liquider » une guerre que beaucoup de Britanniques considéraient déjà comme gagnée. Dans ce conflit impitoyable engagé contre tout un peuple, il ordonna à ses troupes de détruire le bétail et les cultures, de brûler les exploitations et d'enfermer les femmes et les enfants dans des « camps de réfu-

giés ». Des reportages concernant ces centres d'internement crasseux, qui furent bientôt appelés camps de concentration, choquèrent le monde occidental.

La nouvelle façon britannique de faire la guerre fut résumée dans un reportage réalisé en janvier 1902 par Yan Smuts, le général boer de 31 ans (et futur premier Ministre de l'Afrique du Sud) :

Lord Kitchener a commencé à mener une politique d'une barbarie incroyable et horrible qui viole les principes les plus élémentaires du droit international de la guerre.

Presque toutes les exploitations et les villages des deux républiques ont été incendiés et détruits, toutes les cultures ont été détruites. Tout le bétail qui était tombé entre les mains de l'ennemi a été tué et massacré.

Le principe de base qui se cachait derrière la tactique de Lord Kitchener était de vaincre non pas tant grâce à des opérations contre les commandos combattant mais plutôt de faire subir indirectement le poids de la guerre aux femmes et aux enfants sans défense.

... Cette violation de toutes les lois internationales est vraiment fort caractéristique de la part de la nation qui joue toujours le rôle de juge élu lorsqu'il s'agit d'apprécier les coutumes et le comportement de toutes les autres nations.

Les prisonniers sont abattus

John Dillon, un nationaliste irlandais membre du Parlement, dénonça la politique britannique qui consistait à abattre les prisonniers boers durant la guerre. Le 26 février 1901, il rendit publique une lettre d'un officier britannique sur le terrain:

Les ordres de Lord Kitchener dans ce district sont d'incendier et de détruire toutes les provisions, le fourrage etc. ; de saisir les bestiaux, les chevaux et le bétail de

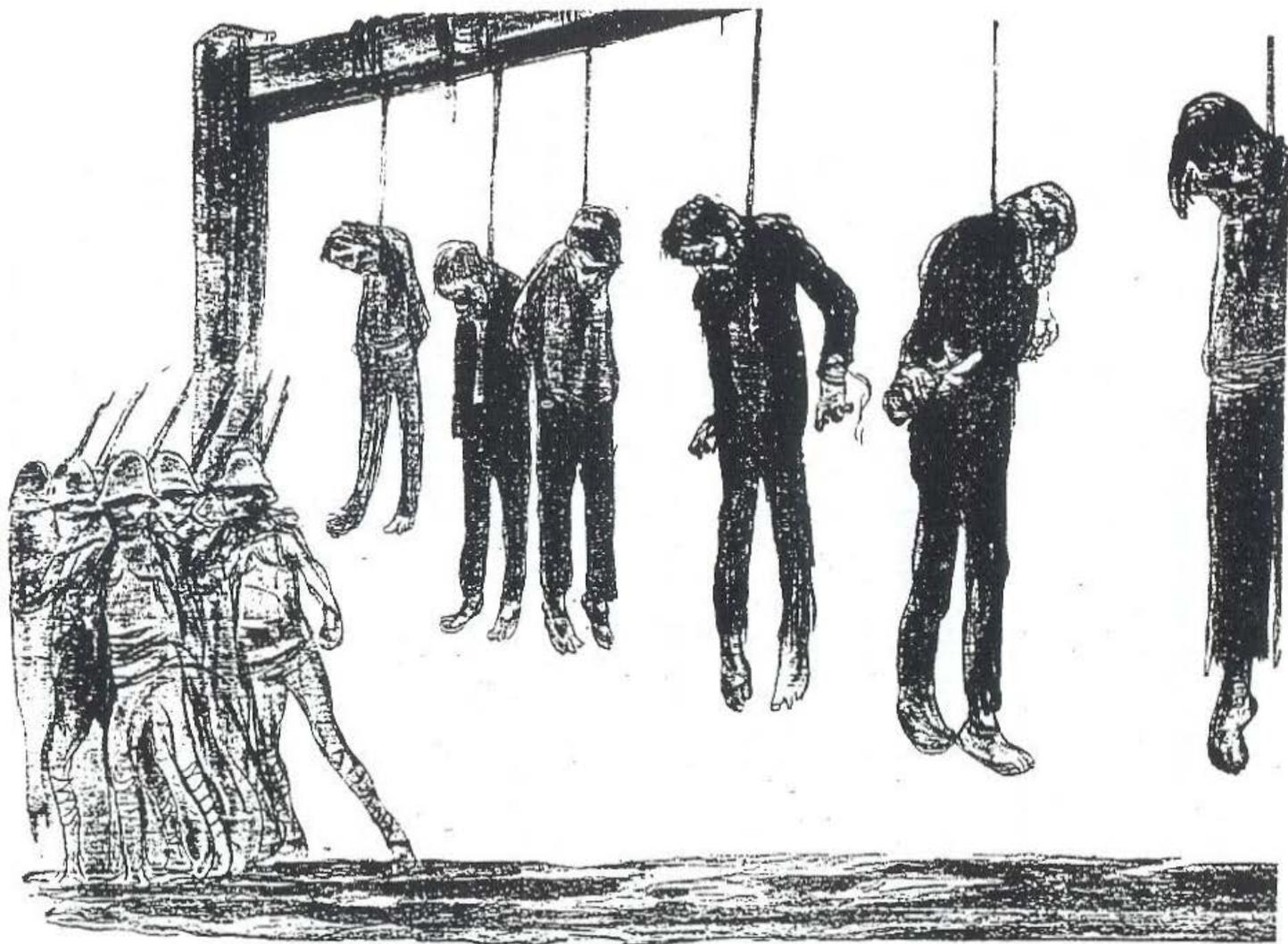
toute sorte où qu'il soit et de ne laisser aucune nourriture dans les maisons des habitants. De plus, le mot d'ordre qu'il ne devait être fait aucune prisonnier, a été donné à la ronde d'une façon discrète. Ce qui veut dire que tous les hommes trouvés en train de combattre doivent être abattus. Cet ordre m'a été donné personnellement par un général, un des plus hauts rangs en Afrique du Sud. Ainsi, il n'y a pas d'erreur possible à ce sujet. Les instructions données aux colonnes encerclant De Wet au nord de la rivière Orange stipulent que tous les hommes doivent être abattus de manière à ce que rien ne puisse être divulgué. Ainsi, on dit aux troupes piller librement chaque maison, que les hommes à qui elles appartiennent soient des combattants ou non.

Dillon lut un extrait d'une autre lettre de soldat qui avait été publiée dans le *Liverpool Courier* : « *Lord Kitchener a donné l'ordre qu'aucun homme ne fasse de prisonnier boer. S'il le fait, il doit donner la moitié de ses rations pour le prisonnier pris.* »

Dillon cita une troisième lettre d'un soldat servant dans le Régiment Royal Galois et publiée dans le *Wolverhampton Express and Star* : « *Nous ne prenons pas de prisonniers à présent... Il est arrivé que quelques Boers blessés restassent sur le terrain. Nous leur en avons fait voir de dures. Chacun d'eux a été tué.* »

Le 20 janvier 1902, devant la Chambre des Communes, John Dillon exprima une nouvelle fois son indignation face à la « *violation totale* » par la Grande Bretagne « *d'une des lois les mieux reconnues de la guerre moderne, qui interdit de désoler ou de dévaster le pays de l'ennemi et de détruire les stocks de nourriture réduisant ainsi les non-combattants à la famine.* » « *Qu'aurait dit l'humanité civilisée,* demanda Dillon, *si, dans sa marche sur Paris [en 1870], l'Allemagne avait changé tout le pays en un gigantesque désert et rassemblé les*

Dessin paru dans *L'Assiette au Beurre*, n° 26, 28 septembre 1901,
et dénonçant les atrocités anglaises en Afrique du Sud.



..... La proclamation dans laquelle je déclarais rebelle tous les hommes pris les armes à la main a donné les meilleurs résultats. Je l'ai fait appliquer partout avec régularité. — Cela est du meilleur effet.....

(Rapport officiel du général Kitchener au War Of

femmes et les enfants français dans des camps où ils seraient morts par milliers ? Toute l'Europe civilisée se serait ruée à la rescousse. »²⁰.

On arme les autochtones

Faisant fi des susceptibilités raciales existant à l'époque, le général Kitchener donna des fusils aux Africains noirs autochtones pour qu'ils combattent les Boers de race blanche. Les Britanniques armèrent au moins 10 000 Noirs, bien que cette politique fut tenue secrète par peur d'offenser l'opinion publique blanche. Comme c'était à prévoir, les Noirs se révélèrent de piètres soldats, et, en de multiples occurrences, ils assassinèrent des femmes et des enfants boers sans défense. Dès lors, le sort des femmes et des enfants boers qui avaient échappé à l'enfer des camps d'internement fut souvent plus terrible que celui réservés aux internés.

Dans son rapport de janvier 1902, le Général Smuts décrivit comment les Britanniques recrutèrent les Africains Noirs :

Dans la colonie du Cap, on avait dit aux Noirs non civilisés que si les Boers étaient vainqueurs, l'esclavage renaîtrait. On leur avait promis que s'ils rejoignaient les Anglais, les domaines et les fermes des Boers leurs seraient donnés ; que les Boers devraient travailler pour eux et qu'ils auraient la possibilité de se marier avec les femmes boers.

Armer les Noirs, dit Smuts, « *représente le plus grand crime qui ait jamais été commis contre la race blanche en Afrique du Sud.* » De la même façon, Yan Kemp, le chef des commandos Boers, se plaignit que la guerre se fit « *en opposition avec les règles du monde civilisé, puisqu'elle est menée dans une grande mesure*

avec les Kaffirs »²¹. L'armement des indigènes noirs fut une raison majeure invoquée par les chefs boers pour renoncer finalement au combat :

...Les tribus Kaffir à l'intérieur ou à l'extérieur des frontières des territoires des deux républiques, étaient fortement armés et participaient à la guerre contre nous ; les meurtres et les cruautés de toutes sortes qu'ils ont commis ont causé d'insupportables conditions dans plusieurs districts des deux républiques²².

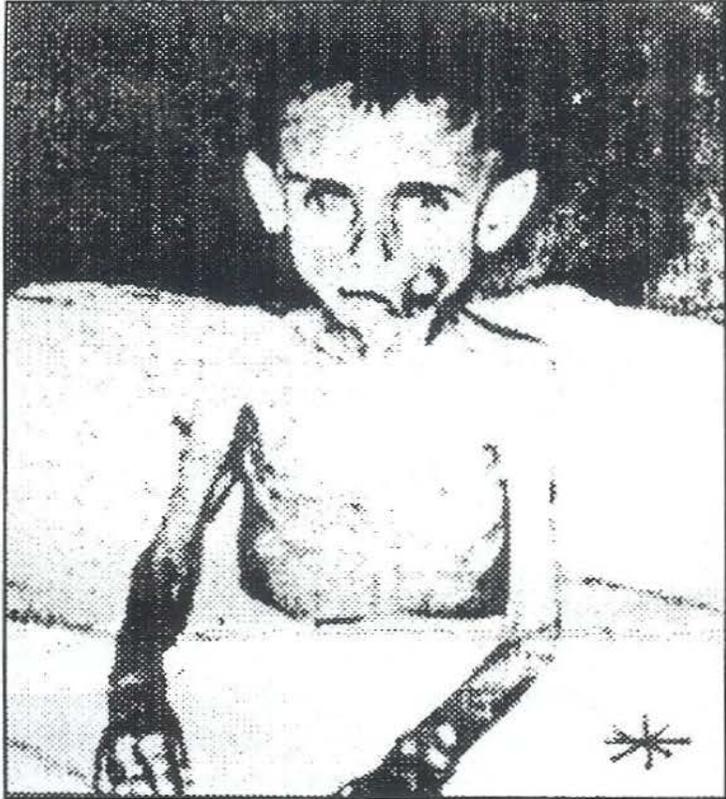
Les camps de concentration

Les centres d'internement de la Grande Bretagne en Afrique du Sud furent bientôt connus comme des camps de reconcentration, un nom tiré de camp de *re-concentrado* que les autorités espagnoles avaient installés pour garder les insurgés à Cuba²³.

Une militante célibataire anglaise de 41 ans, **Emily Hobhouse**, visita les camps en Afrique du Sud et, armée de cette connaissance de première main, alerta le monde sur les horreurs qui y étaient commises. Elle parla de prisonniers « ... *Privés de vêtements... De la quasi-famine dans les camps... Des enfants couchés, abattus par la fièvre... sur*



la terre nue.. De la mortalité épouvantable. » Elle rapporta aussi avoir vu des wagons ouverts, pleins de femmes et d'enfants exposés à la pluie glacée des plaines, parfois laissés sur la voie ferrée, stationnant plusieurs jours sans interruption, sans nourriture ni protection. « Dans certains camps —



Enfant Boer dans un camp de concentration anglais (1900-1902).

E. Hobhouse donna des audiences publiques aux journalistes à son retour en Angleterre — deux ou trois familles différentes vivent souvent sous une seule tente. Dix ou même douze personnes sont forcées de partager une tente unique ». La plupart devaient dormir par terre. « Ces gens ne pourront jamais oublier ce qui leur est arrivé. » déclara-t-elle. « Les enfants ont été le plus fortement touchés. Ils s'étiolent dans la chaleur terrible à cause d'une alimentation insuffisante et impropre... Maintenir cette sorte de camp ne signifie rien d'autre qu'assassiner des enfants. »²⁴.

Dans un rapport aux membres du Parlement Hobhouse décrivit les conditions d'un camp qu'elle avait vi-

sité :

... Un bébé âgé de 6 mois est en train d'expirer sur les genoux de sa mère. Dans la tente voisine : un enfant souffrant de la rougeole, renvoyé de l'hôpital avant qu'il ne puisse à nouveau marcher, est étendu sur le sol, pâle et triste. A côté de lui, une jeune fille de 21 ans est couchée, mourante sur un brancard. Le père est à genoux à côté d'elle tandis que sa femme est en train de regarder son enfant de 6 ans en train de mourir lui aussi et un autre d'à peu près 5 ans qui s'effondre. Ce couple a déjà perdu 3 enfants.

E. Hobhouse découvrit qu'aucune des épreuves qu'elles traversaient n'ôtait la détermination des femmes boers, même si elles voyaient leurs propres enfants affamés mourir sous leurs yeux. Elles « *n'expriment jamais le souhait, écrit-elle, que leurs époux cessent le combat. Le combat doit continuer, pensent-elles, jusqu'au bout.* »

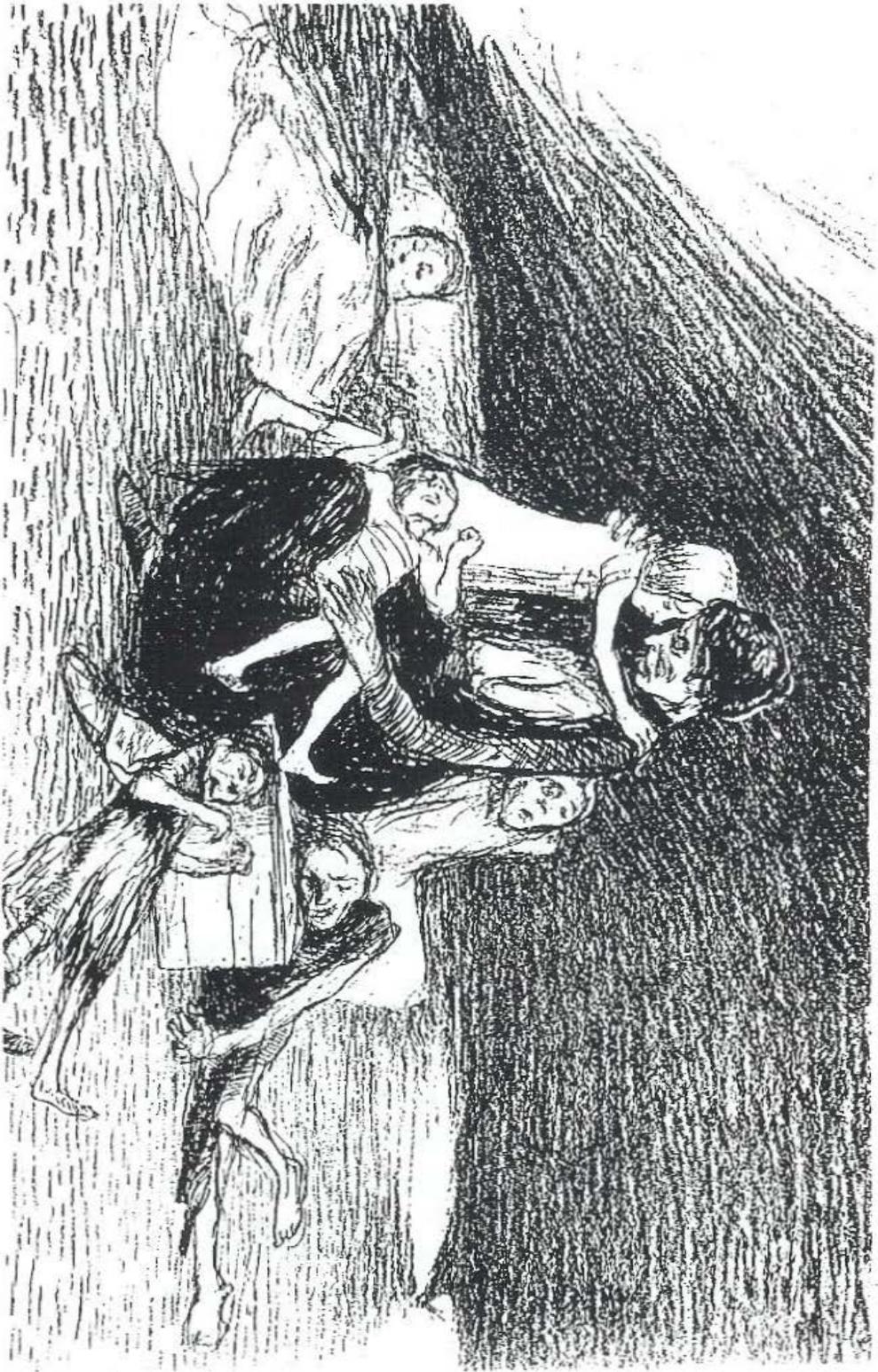
Des épidémies mortelles — typhoïde, dysenterie et (pour les enfants) rougeole — se répandirent dans les camps et prirent rapidement de l'extension. En trois semaines, une épidémie au camp de Brandfort tua environ un dixième de toute la population. Dans le camp de Mafeking, en un seul endroit, il y eut 400 morts par mois, la plupart d'entre elles causées par le typhus qui atteignit un taux annuel de mortalité de 173 %.

En tout, les Britanniques internèrent 116 572 Boers dans leurs camps d'Afrique du Sud — ce qui représente environ le quart de la population boer — presque tous ayant été des femmes et des enfants. Après la guerre, un rapport gouvernemental officiel conclut que 27 927 Boers étaient morts dans les camps — victimes de maladie, de sous-nutrition et d'épuisement. Parmi ceux-ci,

Ci-dessous et page suivante : deux dessins paru dans *L'Assiette au Beurre* (n° 26, 28 septembre 1901) et dénonçant les atrocités anglaises en Afrique du Sud.

LES CAMPS DE RECONCENTRATION





26 251 étaient des femmes et des enfants dont 22 074 des enfants de moins de 16 ans. Sur les quelques 115 000 Noirs qui furent également détenus dans les camps britanniques (presque tous travaillaient pour les Boers les plus aisés) on estime que plus de 12 000 moururent²⁶.

Après une rencontre avec Hobhouse, Sir Henry Campbell-Bannerman, chef du parti libéral d'opposition (et futur premier Ministre), déclara publiquement: « *Quand une guerre cesse-t-elle d'être une guerre ? Quand elle est menée avec des méthodes de barbares en Afrique du Sud.* » Cette expression mémorable — « méthodes de barbares » — devint très vite abondamment citée provoquant à la fois une chaude approbation et une furieuse indignation²⁷.

La plupart des Anglais, qui soutenaient la politique de guerre du gouvernement, ne souhaitaient pas entendre de tels propos. Faisant écho au sentiment répandu en faveur de la guerre, le *Times* de Londres écrivit dans son éditorial que les remarques de Campbell-Bannerman étaient irresponsables sinon subversives. Le raisonnement influent du journal reflétait l'attitude dominante : « juste ou injuste, ma patrie ». « *Quand une nation est engagée dans un combat sérieux par lequel sa position dans le monde est en jeu,* » disait le *Times* à ses lecteurs, « *c'est le devoir de chaque citoyen, peu importe son opinion dans le jeu politique, de s'abstenir totalement de gêner et d'empêcher la politique de son pays s'il ne peut lui prêter son soutien actif.* »²⁸

David Lloyd George, qui deviendra plus tard premier ministre, accusa les autorités britanniques de poursuivre « *une politique d'extermination* » contre des femmes et des enfants. Concédant que ce n'était pas

une politique directement voulue, il souligna que c'en était une par ses effets. « ... *Cette guerre est un outrage perpétré au nom de la liberté humaine,* » lança-t-il avant de s'inquiéter au sujet de l'impact de cette politique cruelle sur les intérêts à long terme de la Grande Bretagne :

Lorsque des enfants sont traités de cette façon et meurent, nous sommes simplement en train de faire naître, à l'encontre du pouvoir britannique en Afrique, les passions les plus farouches du cœur humain... On se souviendra toujours que c'est de cette façon que le pouvoir britannique a été instauré là-bas [dans les républiques boers] et c'est de la méthode dont il sera question²⁹.

Le 18 février 1901, dans un discours au Parlement, David Lloyd George cita un extrait d'une lettre d'un officier britannique : « *Nous nous déplaçons de vallée en vallée, volant les bêtes de somme et les moutons, incendiant et pillant, laissant les femmes et les enfants pleurer de désespoir à côté des ruines de ce qui fut un jour de beaux bâtiments d'habitation.* » Lloyd George fit ce commentaire : « *C'est une guerre non contre des hommes mais contre des femmes et des enfants*³⁰. »

« *La conscience de la Grande Bretagne,* remarqua plus tard l'historien Thomas Pakenham, *fut troublée par l'holocauste commis dans les camps tout comme la conscience de l'Amérique fut troublée par l'holocauste au Vietnam.* » Ce scandale public en Grande Bretagne sur les conditions dans les camps — scandale qu'Emily Hobhouse avait dénoncé avec succès — eut au moins un résultat appréciable : des mesures furent finalement prises pour réduire dans une large mesure le taux de mortalité.

Propagande

Dans ce conflit, comme dans tant d'autres, les propagandistes débitèrent un flot de mensonges malveillants destinés à faire accepter par le peuple l'agression injustifiable d'une nation ainsi que les crimes de guerre. Les journaux britanniques, une partie du clergé et des correspondants de guerre inventèrent des centaines d'histoires relatant de prétendues atrocités. Les Boers y étaient décrits comme des traîtres et des brutes arrogantes. Parmi ces bobards, on comptait de nombreuses plaintes émouvantes à propos des soldats boers qui, prétendait-on, massacraient des civils pro-Britanniques, des civils boers qui assassinaient des soldats britanniques et exécutaient leurs compatriotes lorsque ceux-ci souhaitaient se rendre. D'après l'historien Phillip Knightley : « *Il n'y avait pratiquement aucune limite à de telles inventions* ».

Un film d'actualité largement diffusé prétendait montrer des Boers attaquant une tente de la Croix Rouge tandis que des docteurs et des infirmières britanniques soignaient les blessés. En fait, ce film mensonger avait été joué par des acteurs à Hampstead Heath, dans la banlieue de Londres³².

Où l'on démasque les faiseurs de guerre

Tout comme en Europe, l'intérêt pour le conflit était vif aux États-Unis. Bien que le sentiment public dans ces pays fût largement pro-Boers et anti-Britanniques, les chefs des gouvernements — craignant les conséquences malheureuses d'un défi à la Grande-Bretagne — étaient publiquement pro-Britanniques ou tout au moins neutre par calcul.

William Jeannings Bryan, Andrew Carnegie et beaucoup d'autres Américains étaient embarrassés par les parallèles que l'on pouvait établir entre la politique menée alors par les Etats-Unis et celle de la Grande Bretagne : en effet, pendant que, en Afrique du Sud, la Grande Bretagne soumettait de force les Boers, aux Philippines (récemment conquises aux dépens de l'Espagne), les troupes américaines réprimaient brutalement les indigènes qui combattaient pour leur indépendance. Faisant écho à un sentiment largement répandu à ce moment, Mark Twain déclara : « *Je pense que l'Angleterre a fauté lorsqu'elle s'est jetée elle-même dans une guerre qu'elle aurait pu éviter en Afrique du Sud, tout comme nous avons fauté en nous jetant dans une guerre aux Philippines.* » Malgré ce sentiment général, le gouvernement du Président Mc Kinley et les journaux chauvins de William Randolph Hearst se rangèrent du côté de la Grande Bretagne³³.

Mais même en Grande Bretagne, il y avait une opposition considérable à la guerre. Devant la Chambre des Communes, le libéral Philipp Stanhope (plus tard baron Weardale) déposa une résolution qui désapprouvait la campagne militaire britannique contre la République boer. Retraçant les origines de la guerre, il déclara :

En conséquence, la ligue sud-africaine [pro-Britannique] fut formée et messieurs Rhodes et ses associés — généralement des Juifs d'origine allemande — trouvèrent plein l'argent pour sa propagande. Grâce à cette ligue en Afrique du Sud [britannique] et ici [en Grande Bretagne], ils ont empoisonné l'opinion publique. L'argent a été dépensé sans compter dans le monde et dans la presse de Londres et le résultat en a été que peu à peu l'opinion publique a été forgée et enflammée, et maintenant, au lieu de trouver le peuple anglais traitant cette affaire avec un

esprit réellement anglais, nous y prenons part avec un esprit que condamneront les générations à venir...³⁴

L'opposition à la guerre en Grande Bretagne venait spécialement de la gauche politique. La Fédération Sociale-démocrate (SDF), conduite par Henry M. Hyndman, était très franche. Dès 1896, *Justice*, l'hebdomadaire de la SDF, avait averti ses lecteurs que « *Beit, Barnato et leurs copains juifs* » projetaient la construction d'un « *empire anglo-hébraïque en Afrique s'étendant de l'Égypte à la Colonie du Cap* » et destiné à augmenter encore leurs « *fortunes gigantesques.* » Depuis 1890, la SDF avait mis en garde à plusieurs reprises contre l'influence pernicieuse des « *Juifs capitalistes sur la presse de Londres* ». Lorsque la guerre fut déclarée en 1899, *Justice* déclara que « *les seigneurs sémites de la presse* » avaient fait une propagande couronnée de succès auprès du public britannique en faveur d' « *une guerre criminelle d'agression* »³⁵.

L'opposition à la guerre était également forte dans le mouvement des Travailleurs britanniques. En septembre 1900, le Congrès de la Trade Union déposa une résolution condamnant la guerre anglo-boer parce qu'elle était destinée « *à assurer la mainmise sur les champs aurifères de l'Afrique du Sud pour les Juifs cosmopolites, la majorité d'entre eux n'ayant ni patriotisme ni patrie.* »³⁶.

Aucun membre de la Chambre des Communes ne dénonça plus vigoureusement la guerre que John Burns, un parlementaire travailliste. Il avait acquis un renom national comme défenseur loyal du travailleur manuel britannique lorsqu'il menait le combat des Dockers en 1889. Le 6 février 1900, Burns déclara devant la Chambre : « *De quelque côté que nous regardions, il y*

a la finance juive qui œuvrait, dirigeait et inspirait les agences qui nous ont plongé dans cette guerre ». « L'empreinte de ce serpent financier sur cette guerre se remarque du début jusqu'à la fin. » L'armée britannique, dit Burns, a traditionnellement été le « seigneur Galahad de l'Histoire. » Mais en Afrique, elle est devenue le « janissaire des Juifs »³⁷.

Burns était un combattant de légende pour les droits du travailleur britannique, un champion infatigable de la réforme pour l'environnement, des droits des femmes et de l'amélioration des services sociaux. Même Cecil Rhodes l'avait décrit comme « le chef le plus éloquent de la démocratie britannique ». Ce qui alarmait Burns, ce n'était pas uniquement le rôle des Juifs dans le capitalisme ; dans son journal il confia un jour que « l'inertie de l'Angleterre consist[ait] à rester à l'intérieur des limites fixées lors de l'entretien de l'après-midi passé avec les Juifs » de l'est de Londres³⁸.

Sans surprise, les nationalistes irlandais membres du Parlement sympathisaient avec les Boers ; ils les considéraient des compagnons victimes de la duplicité et de l'oppression britanniques. Rappelons en effet que depuis Henri VIII (XVI^e siècle), et malgré une relative autonomie acquise en 1782-3, l'Irlande était entièrement dominée par l'Angleterre, qui n'avait pas hésité à réprimer dans le sang les soulèvements des autochtones (massacres de Drogheda et Wexford en 1649, répression du soulèvement de 1796...). Un Irlandais, membre du Parlement, Michaël Davitt, abandonna même son siège de la Chambre des Communes « en protestation personnelle et politique contre une guerre que je juge être la plus grande infamie du XIX^e siècle »³⁹.

Parmi ceux qui menèrent campagne contre « *le plan impérialiste juif* » en Afrique du Sud, l'un des plus influents de était John A. Hobson (1858-1940), un journaliste et économiste renommé⁴⁰. En 1899 le *Manchester Guardian* l'envoya en Afrique du Sud afin qu'il effectue un reportage de première main sur la situation là-bas. En trois mois d'enquête, Hobson devint convaincu qu'un petit groupe de Juifs « *Randlords* » était essentiellement responsable des dissensions anglo-boers et du conflit⁴¹.

Dans un article du *Guardian* publié à Johannesburg quelques semaines seulement avant le déclenchement de la guerre, il écrivit :

A Johannesburg, la population Boer se compose d'une simple poignée d'officiers et de leurs familles, soit quelque 5000 personnes ; le reste est divisé approximativement entre colons blancs, venus principalement de Grande Bretagne, et Kaffirs [indigènes noirs] qui, partout dans l'Afrique de l'homme Blanc, pourvoient du bois et de l'eau. La ville est par plusieurs aspects à dominante et même agressivement britannique, mais britannique avec une différence qu'il faut peu de temps pour comprendre. Cette différence est due au facteur juif. Si on considère quelques graphiques récents du recensement, il semble qu'il y ait moins de 7 000 Juifs à Johannesburg. Mais l'expérience de la rue dénonce la fausseté de ces graphiques. Les devantures des magasins et des maisons d'affaires, la place du marché, les bars, les « frontons » des jolies habitations de banlieue suffisent pour convaincre n'importe qui de la présence importante du peuple élu. Si quelques doutes subsistaient, une promenade à l'extérieur de l'Exchange, ou dans les rues [...], l'aspect financier du commerce de l'or est traité, le dissipera. Tout ce qui concerne Johannesburg au point de vue richesse, pouvoir et même nombre, montre qu'il s'agit es-

sentiellement d'une ville juive. La plupart de ces Juifs se déclarent sujets britanniques bien que, en fait, beaucoup sont des Juifs allemands et russes arrivés en Afrique après un bref séjour en Angleterre. Les familles riches et fortes qui s'occupent du commerce et de la finance sont composées essentiellement de Juifs anglais et une grande partie d'entre elles — comme partout ailleurs — ont anglicisé leur nom à la manière de véritables parasites. Je souligne ce fait parce que, bien que chacun sache que les Juifs sont forts, leur véritable force est ici de beaucoup sous-estimée. Bien que les graphiques induisent en erreur, c'est encore pire lorsqu'on mentionne le fait que la direction de Johannesburg comporte 68 Cohen contre 21 Johnes et 53 Brown.

Les Juifs ne prennent guère part à l'agitation des Outlanders : ils laissent les autres faire ce genre de travail. Mais sachant que la moitié du pays et la 19^{ème} partie de la richesse du Transvaal réclamée par les outlander sont principalement à eux, ils seront les principaux gagnants d'une installation avantageuse de ces outlanders¹².

Dans un livre influent publié en 1900, *La guerre en Afrique du Sud* Hobson avertissait et admonestait ses compagnons nationalistes :

Nous sommes en train de combattre pour placer une petite oligarchie internationale de propriétaires miniers et de spéculateurs au pouvoir à Pretoria. Les Anglais feraient bien de reconnaître que les destinées économiques et politiques de l'Afrique du Sud sont et semblent devoir rester dans les mains de gens qui sont pour la plupart d'origine étrangère, dont le métier est la finance et dont les intérêts commerciaux ne sont pas principalement britanniques¹³.

Les cercles anti-impérialistes et les classes de travailleurs acclamèrent l'œuvre largement lue d'Hobson.

Dans un article qui lui était consacré, l'hebdomadaire *Labour Leader*, organe semi-officiel du Parti Travailleiste Indépendant, nota : « *Un impérialisme moderne est effectivement voulu par une demi-douzaine de maisons financières, juives pour la plupart, pour lesquelles la politique est un jeton appréciable dans le jeu des garanties d'achat et de vente.* »⁴⁴. En janvier 1900, l'éditeur du *Labour Leader*, J. Keir Hardie, écrivit à ses lecteurs :

La guerre est une guerre capitaliste, conçue grâce à l'argent des capitalistes et menée à terme grâce à la presse mercenaire capitaliste parjure et parrainée par des politiciens sans scrupules, eux-mêmes les plus purs outils du capitalisme... en tant que socialistes, nos sympathies vont aux Boers. Leur forme républicaine de gouvernement appelle la liberté et c'est pourquoi elle s'attire la haine des tyrans...⁴⁵

Défaite

Lorsque l'année 1900 toucha à sa fin, les forces britanniques tenaient non seulement la majorité des villes boers (y compris les capitales des deux républiques) mais aussi les lignes principales du trafic ferroviaire. Paul Kruger, l'homme qui personnifiait la résistance de son peuple à l'autorité étrangère, avait été contraint à l'exil. Fin 1901, les forces militaires des Boers avaient été réduites sur le terrain à quelques 25 000 hommes. Dispersés en unités de commandos, manquant grandement de coordination, les derniers défenseurs n'avaient qu'une ombre de gouvernement central. Au printemps de 1902, avec la quasi-totalité de leur pays sous occupation ennemie, et leurs derniers combattants, luttant à six contre un, menacés d'être réduits à néant et militairement, les Boers réclamèrent la paix. Le 31 mai

1902, leurs chefs conclurent 33 mois de combats héroïques contre des forces nettement supérieures, en signant un traité qui reconnaissait le roi Edouard VII comme souverain. Le président Kruger apprit la reddition tandis qu'il vivait en exil en Europe, loin de son pays bien aimé. Après avoir voué sa vie à son rêve d'une république blanche autosuffisante, il mourut, aveugle et brisé, en Suisse. C'était en 1904.

Conclusion

Lorsque le combat commença en octobre 1899, les Britanniques espéraient la victoire totale pour Noël. Au lieu de cela, ils durent soutenir une guerre longue, coûteuse, meurtrière et fort humiliante. Bien que les forces mobilisées en Afrique du Sud par le plus grand pouvoir impérial au monde aient combattu les Boers à 5 contre 1, il leur fallut presque 3 ans pour soumettre le dur peuple pionnier composé de moins d'un million d'âmes.

La Grande Bretagne déploya quelques 336 000 soldats impériaux et 83 000 soldats coloniaux, soit 448 000 en tout. Parmi ces hommes, 22 000 succombèrent en Afrique du Sud, 14 000 étant morts de faiblesse. De leur côté, les deux républiques boers furent capables de mobiliser 87 360 soldats, une force qui incluait 2 120 volontaires étrangers et 13 300 Afrikaners ralliés aux Boers du Cap (sous autorité britannique) et des provinces du Natal. En plus des 7000 soldats boers qui perdirent leur vie, quelques 28 000 Boers la périrent dans les camps de concentration britanniques — la quasi-totalité d'entre eux ayant été des femmes et des enfants⁴⁶.

Les pertes non-humaines furent également épouvantables. Réalisant une campagne de la « terre brû-

lée » voulue par Kitchener, les troupes britanniques causèrent de terribles destructions dans les espaces ruraux boers, spécialement dans l'état libre d'Orange. Dans les villes, il était difficile de trouver un bâtiment intact. Par rapport au début de la guerre, seul subsistait le dixième des chevaux, vaches et autre bétail fermier. De nombreuses terres boers ne purent être cultivées avant deux ans⁴⁷.

Selon les normes légales de l'époque (qui étaient moins sévères que celles d'aujourd'hui), les chefs britanniques politiques et militaires avaient commis de sang froid des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité envers les Boers de l'Afrique du Sud — crimes pour lesquels aucun n'a jamais payé. Le général Kitchener, pour ne citer que lui, ne fut jamais puni pour avoir pris des mesures qu'un futur Premier Ministre qualifiait pourtant de « *méthodes de barbares* » ; bien au contraire : après avoir servi en Afrique du Sud, il fut nommé vicomte et maréchal de camp. Au début de la Première Guerre mondiale, il reçut le titre de Secrétaire de la Guerre. A sa mort en juin 1916 (le navire qui le transportait vers la Russie ayant été coulé), on se souvenait de lui non comme d'un criminel mais comme d'un homme idolâtré parce qu'il personnifiait la vertu et le droit britanniques⁴⁸.

La guerre anglo-boer fut moins une guerre entre combattants qu'une campagne militaire contre des civils. Le nombre de femmes et d'enfants boers qui périrent dans les camps de concentration fut 4 fois supérieur au nombre de soldats boers qui moururent (toutes causes confondues) durant la guerre. Autre comparaison édifiante : il y eut plus d'enfants de moins de 16 ans à périr dans les camps britanniques que d'hommes à être tués au cours d'actions dans les deux camps.

L'avidité sans bornes des « termites d'or » juives se mêla à l'impérialisme du Secrétaire Colonial britannique Jo-

seph Chamberlain, aux rêves d'or et de diamants du baron Cecil Rhodes et aux ambitions politiques d'Alfred Milner. Sur l'autel de leur rapacité et de leur ambition, ils ont sacrifié la vie d'environ 52 000 personnes : 30 000 Boers qui voulaient seulement vivre indépendants et 22 000 jeunes hommes de Grande Bretagne et de ses dominions.

Pour renforcer un empire mondial déjà immensément prospère et puissant, les chefs de la Grande Bretagne ont accepté sacrifier les vies de beaucoup de leurs propres fils et tuer des hommes, des femmes et des enfants sur un continent lointain. Si l'on considère les conflits survenus au XX^e siècle, la guerre menée en Afrique du Sud de 1899 à 1902 apparaît comme l'une des moins fondées et des plus évitables.

Notes

- 1). M. Davitt, *The Boers Fight For Freedom*, p. 425. Voir aussi : A. Thomas, *Rhodes*, pp. 143-144 ; F. Welsh, *South Africa ; A Narrative History*, p. 303 ; « Kruger, Stephanus Johannes Paulus, » *Encyclopaedia Britannica* (Chicago), éd. 1957, vol. 13, pp. 506-507.
- 2). F. Welsh, *South Africa : A Narrative History*, p. 302
- 3). A. Thomas, *Rhodes*, pp. 172-181 ; Reader Digest Association, *Illustrated History of South Africa*, p. 174 ; voir aussi S. Kanfer, *The Last Empire*, esp, pp. 96, 101-111.
- 4). Voir S Kanfer, *The Last Empire*
- 5). J. Flint, *Cecil Rhodes*, pp. 86-93. Voir aussi : p. Emdem, *Randlords* (1935)
- 6). P. Pakenham, *The Boers War*, pp. 86-87
- 7). G. Saron et L. Hotz, eds, *The Jews In South Africa*, pp. 193-194.
- 8). *Report of the Select Committee of the Cape good Hope House of Assembly on the Jameson Raid (1897)*, pp. 165, 167.
- 9) T. Pakenham, *The Boers Wra*, pp. XXV, 87, 121 ; A. Thomas, *Rhodes*, p. 284.
304. A. Thomas, *Rhodes*, pp. 284-304 ; S. Kanfer, *The Last Empire*, pp. 129-131 ; discours de Chamberlain du 11 novembre 1895, aussi cité dans : Robin W. Winks, ed. *British Impérialisme* (New York : Holt, Rinehart et Winston, 1967), p. 80.

- 11). G. Saron & L. Hotz, eds, *The Jews in South Africa* (1955), pp. 193-194 ; *Second Report from the Select Committee on British South Africa* (1897), p. VII.
- 12). T. Pakenham, *The Boers War*, p. 1. Aussi cité dans : A. Thomas, *Rhodes*, p. 337.
- 13). T. Pakenham, *The Boers War*, p. 88.
- 14). T. Pakenham, *The Boers War*, p. 518.
- 15). T. Pakenham, *Scramble*, p. 558.
- 16). Claire Hirshfield, « The Boers War and the Issue of Jewish Responsibility » (1978), p. 4.
- 17). T. Pakenham, *The Boers War*, pp. 90-92, 103, 104, 107.
- 18). P. Knightley, *The First Casualty* (1976), pp. 77-78.
- 19). Cité dans : Phillip Knightley, *The First Casualty*, p. 75.
- 20). W. Ziegler, ed. *Ein Dokumentenwerk Über die Englische Humanität* (1940), p. 199.
- 21). Reader's Digest Association, *Illustrated History of South Africa*, p. 246.
- 22). Reader's Digest Association, *Illustrated History of South Africa*, p. 246.
- 23). Pendant la guerre civile américaine les forces de l'Union rassemblèrent un grand nombre des civils qui étaient considérés comme hostiles à l'autorité fédérale et les internèrent dans des « postes ». La grand-mère du président Truman, avec six de ses enfants fut gardée dans un tel « poste » dont Truman dit qu'il était réellement un « camp de concentration ». Source : Merle Milner, *Plain Speaking: An Oral Biography of Harry S. Truman* (New York: 1974), pp. 78-79. voir aussi : M. Webe « The Civil War Concentration Camps, » *The Journal of Historical Review*, été 1981, p. 143. En septembre 1918, le gouvernement soviétique publia un décret qui ordonnait : « il est essentiel pour protéger la république soviétique des classes ennemies de les tenir isolées dans des camps de concentration. Sources : D. Volkogonov, *Lenin: A New Biography* (New York : 1994), p. 234 ; M. Heller & A. Nekrich, *Utopia in Power* (New York: 1986), p. 66.
- 24). T. Pakenham, *The Boers War*, pp. 533-539; T Pakenham, *Scramble*, pp. 578; unrapport plus détaillé de Hobhouse sur les camps se trouve dans : S. Koss, *The Pro-Boers*, pp. 198-207.
- 25). P. Knightley, *The first Casualty*, pp. 75-76, Source citée: UK Public Record Office, W.O. 32/8061.
- 26). T. Pakenham, *The Boers War*, p. 607; T. Pakenham, *Scramble*, pp. 578-579; Reader's Digest Association, *Illustrated History of South Africa*, p. 256.

- 27). T. Pakenham, *The Boers War*, p. 534, 540-541; S. Koss, *The Pro-Boers*, pp. 216, 238.
- 28). S. Koss, *The Pro-Boers*, pp. 238-239 (note)
- 29). P. Knightley, *The First Casualty*, p. 72; T. Pakenham, *The Boers War*, pp. 539-540.
- 30). Dans un discours le 27 novembre 1899, Lloyd George affirma que les Outlanders dont la Grande Bretagne avait vraisemblablement envoyé la moitié à la guerre étaient des Juifs germaniques. Vrai ou faux, les Boers étaient meilleurs que le peuple que la Grande Bretagne était en train de défendre en Afrique du Sud. Et dans un discours du 25 juillet 1900, Lloyd George dit : « ... Une guerre d'annexion, de toute façon, contre un peuple fier doit être une guerre d'extermination, et c'est malheureusement ce qu'il semble que nous sommes nous mêmes en train de faire en incendiant les demeures et en expulsant les femmes et les enfants de leurs foyer. » Source: Bentley Brinkerhoff Gilbert, *David Lloyd George : A Political Life* (Ohio State Univ. Press, 1987), pp. 183, 191.
- 31). T. Pakenham, *The Boers War*, pp. 547-548.
- 32). P. Knightley, *The First Casualty*, pp. 72, 73, 75.
- 33). Byron Farwell, « Takings Sides in the Boers War, » *American Heritage*, Avril 1976, pp. 22, 24, 25.
- 34). Discours du 18 octobre 1899. S. Koss, *The Pro-Boers*, p. 43.
- 35). C. Hirshfield, « The Boers War And the Issue of Jewish Responsibility » (1978, pp. 5, 15; Robert S. Wistrich, *Antisémitisme* (1992), pp. 105-106, p. 281 (n, 10, 11). Source citée : C. Hirshfield, « The British Left and the Jewish Conspiracy », *Jewish Social Studies*, printemps 1981, pp. 105-107.
- 36). C. Hirshfield, « The Boers War and the Issue of Jewish Responsibility, » pp. 11, 20; aussi cité dans: Robert S. Wistrich, *Antisémitisme* (1992), p. 281 (n. 11). Source citée : C. Hirshfield, « The British Left and the Jewish Conspiracy », *Jewish Social Studies*, printemps 1981, pp. 106-107.
- 37). C. Hirshfield, « The Boer War and the Issue of Jewish Responsibility », pp. 10, 20. Le discours de Burns du 6 février 1990, est aussi en partie cité dans S. Koss, *The pro-Boers*, pp. 94-95. Il est aussi cité (bien que sans précision) dans : R. S. Wistrich, *Antisémitisme* (1992)

Annexe : tract allemand en langue française diffusé sous l'occupation et dénonçant les camps de concentration britanniques en Afrique du Sud.

Tout un peuple dans un camp de concentration.

Quand on regarde autour de soi pour se rendre compte où les idéaux de la démocratie sont le plus abominablement trahis, le regard s'arrête sur l'Angleterre. Le despotisme anglais sur la moitié du globe terrestre est né non du désir d'apporter aux peuples du globe la paix et la liberté, mais de la cupidité insatiable d'une poignée de riches, qui exercent, depuis des siècles, une influence déterminante sur la politique anglaise. Ces gens-là ont exploité les trésors fabuleux de l'Inde; pour trafiquer l'opium, ils ont plongé la Chine dans la guerre; ils ont trompé des rois, afin d'empêcher, en Asie, leurs bénéficiaires sur le pétrole. Quoi de surprenant à ce que ces plüocrates se soient mis à l'oeuvre sans scrupules, dès qu'il s'est agi d'or et de diamants, pour asservir et extirper tout un peuple?

Nous voulons parler ici de l'agression contre les républiques des Boers, grâce à laquelle les rois de la finance anglaise se sont emparés, en 1899, des gisements d'or et de diamants sud-africains.

Le vaillant peuple boer opposa une résistance héroïque aux envahisseurs britanniques. Il n'a cessé de lutter qu'au moment où l'Angleterre se mit à extirper, par l'assassinat en masse systématique de femmes et d'enfants sans défense, tout un peuple. "Aucun autre peuple", dit l'Anglais Charles Dilke dans son livre "Problems of Greater Britain", "ne s'est aussi bien entendu que nous à exterminer les peuples subjugués!" Pour atteindre ce but, le moyen éprouvé de l'Angleterre c'est le camp de concentration, qu'elle inventa en 1900 pour les femmes et les enfants des Boers. On érigea quarante de ces camps de martyrs pour briser la résistance du peuple boer.

Sous divers prétextes, les Anglais mirent non seulement le feu à telle ou telle ferme isolée, mais ils dévastèrent systématiquement des districts entiers. Dans la plupart des cas le seul but, que les habitants mâles satisfaisaient à leur devoir élémentaire de défenseurs de la patrie, suffisait déjà pour mettre le feu aux fermes et aux champs et pour déporter femmes et enfants dans les camps de concentration. Pendant huit mois (de juillet 1901 à février 1902) on logea en moyenne 115 000 femmes et 55 000 enfants de moins de 12 ans dans ces camps. 6 189 Boers tombèrent sur le champ de bataille. Comparativement à ces pertes de soldats, les pertes causées par le dépêchement des femmes et des enfants dans les camps de concentration furent énormes: il y mourut 26 370 femmes et enfants.

Les femmes et enfants boers déportés dans les camps de concentration avaient déjà traversé bien des affres. La manière, dont les soldats anglais se comportaient dans les fermes des paysans, est révélée par un rapport sur la destruction de la ferme Bushof par les Anglais, adressé par le pasteur Broof Houtzen, de Pretoria, au neveu du général boer De Wet. Il y est dit:

"Le commandant britannique menaçait une femme de faire sauter à la dynamite sa maison, au bout de 10 minutes, si elle refusait de finir où se trouvait, dans les parages, un prétendu dépôt d'armes. Quoique la femme le suppliait à genoux de renoncer à cet acte de violence, étant donné qu'elle n'avait pas dissimulé d'armes, l'ordre de destruction lui pourtant donné.

A demi folle, la malheureuse femme y assista avec ses quatre innocents enfants. Quand les dix minutes fu-

rent écoulées, la maison sauta en l'air et les décomptes recouvrirent les cadavres des cinq malheureuses créatures."

Plusieurs autres instances ont confirmé qu'un tiers, au bas mot, de toutes les femmes et jeunes filles boers ont été violées par des soldats anglais, qui n'épargnèrent même pas les plus jeunes.

Le général Smuts, aujourd'hui totalement inféodé à l'Angleterre, a dû constater alors, dans un rapport, que les Anglais ont même livré les femmes des Boers aux Cafres. En 1902 le même Smuts a tenu ensuite à Paris un discours, dans lequel il a déclaré ce qui suit:

"La manière dont les Anglais ont mené la guerre au Transvaal est un défi à tout ce qui s'appelle droit, morale et humanité. Lord Kitchener a une méthode de guerre, qui se distingue par une barbarie, une cruauté et un mépris inouïs des principes les plus élémentaires du droit international. L'ennemi a trouvé un nouveau moyen de nous tourmenter, en emprisonnant et maltraitant nos femmes et nos enfants. Aucune plume ne pourra jamais décrire ce que ces héroïnes ont souffert. Quand enfin l'ennemi vit qu'il n'atteindrait pas même ainsi son but, il a recouru à un moyen encore plus indigne: il a ameuté et armé les noirs."

Dans un rapport que Smuts adressa la même année au président Krüger, les mêmes faits sont constatés en y ajoutant ceci:

"Notre pauvre pays et notre malheureux peuple ont été plongés, à l'hiver de 1901, dans un état de désolation et de misère qui défie toute description. Dans les deux républiques, presque toutes les fermes et tous les villages ont été incendiés et dévastés. De même les vergers et les champs ont été la proie des flammes. Partout où se portaient les regards, tout était carbonisé.

La guerre a depuis longtemps dégénéré en une entreprise en vue d'exterminer le peuple boer. Chaque jour nous apprenons de nouveaux faits qui illustrent, en guise de commentaire, les paroles trop fameuses du commissaire en chef anglais: les Boers doivent être anéantis!"

Les femmes déportées dans les camps de concentration ne purent conserver que ce qu'elles avaient sur le corps. Elles ne purent même pas emporter, de leur propre propriété, des aliments pour nourrir leurs enfants. En témoignage de la brutalité anglaise, Smuts cita une lettre trouvée dans la poche d'un officier anglais tombé près de Bosfontein. Dans cette lettre, l'Anglais dépeignait sa façon de procéder:

Dans une ferme, il avait rassemblé autour du piano les femmes et les enfants. Il leur avait commandé de chanter le "God save the King" et de quitter ensuite la maison. Puis il avait mis le feu à celle-ci. Cela lui avait fait un plaisir énorme de voir les femmes emporter leurs hardes d'une maison en flammes. Il les avait exhortées à se dépêcher. Quand, ensuite, elles s'étaient allongées hâletantes autour de leurs hardes sauvées, il avait fait mettre le feu à celles-ci aussi. "Elles en firent une lie!" Quelques femmes avaient été violées par des garnements cafres", note-t-il dans sa lettre. Le président de l'Etat libre d'Orange, Steyn, note dans une missive

adressée à Lord Kitchener, que les Anglais avaient tiré sur des femmes et des enfants en fuite et qu'ils s'étaient servi même de ceux-ci en guise de couverture contre les Boers.

Les ecclésiastiques de l'Église réformée hollandaise au Cap protestèrent, le 7 décembre 1900, contre les atrocités britanniques. Ces atrocités trouvèrent dans le monde entier un écho indigné, last not least en France où, en ce temps-là, on était encore capable de voir les Anglais tels qu'ils sont.

Même en Angleterre quelques hommes courageux osèrent s'insurger contre l'ignominie des méthodes de Kitchener. Seulement ils ne trouvèrent pas d'écho. En revanche on prêta l'oreille à un correspondant de guerre du nom de Winston Churchill, qui écrivit ce qui suit dans le "Morning-Post":

"Il n'y a qu'un seul moyen de briser la résistance des Boers, c'est de les opprimer brutalement. En d'autres mots: il nous faut tuer les parents, pour que leurs enfants nous respectent."

La guerre finie, toutes les femmes des Boers ne purent pas même quitter sur-le-champ les camps de concentration, car les Anglais avaient massacré leurs maris, incendié leurs maisons et dévasté leurs fermes. Maintenant qu'Adolf Hitler a cloué au pilori, dans son grand discours au Palais des Sports, la lutte des Anglais contre des femmes et des enfants, en dénonçant par exemple les camps de concentration anglais dans les anciennes républiques des Boers, la propagande anglaise cherche à excuser ces mesures de violence. Non seulement le peuple boer, mais le monde civilisé tout entier apprendra avec indignation à quel degré d'hypocrisie a atteint, à ce propos, le "Times". Ce journal officieux anglais écrivit à ce sujet:

"Lord Milner a érigé les camps de concentration pour que les femmes et les enfants des Boers ne mourussent

pas de faim. Après quelques difficultés, au début, les camps ont été bien aménagés, de sorte que beaucoup de femmes et d'enfants préférèrent y rester encore quelque temps."

Sans doute maint Anglais a rougi de honte en lisant cette excuse dans le "Times". Répétons que 6 189 Boers tombèrent sur le champ de bataille, tandis que 26 370 femmes et enfants sont morts dans les camps de concentration!

C'est ainsi qu'ont lutté jadis les ploutocrates anglais contre les femmes et les enfants du peuple boer, laborieux et hautement civilisé. Et aujourd'hui?

Le président du Congrès de l'Inde, **Rajendra Prasad**, a promulgué en janvier 1940 un manifeste, dans lequel il est dit:

"Les Anglais prétendent se battre pour la liberté et la paix. En réalité l'Angleterre veut asservir toutes les autres nations, comme elle a réduit en esclavage 350 millions de Hindous, qu'elle exploite, maltraite, offense, injurie, empoisonne avec de l'alcool et de l'opium, pour les laisser mourir enfin, abandonnés à eux-mêmes, dans le dénuement. Voilà ce que les Anglais appellent paix et liberté!"

Dans cette guerre anglaise, l'Angleterre a de nouveau essayé, tout comme dans la guerre mondiale, d'exterminer les non-combattants allemands par la famine. Mais ce blocus a atteint non seulement l'Allemagne, mais aussi les neutres. Toutefois la situation diffère radicalement de celle du temps de la guerre mondiale. Cette fois-ci l'Allemagne avait assuré sa sécurité, et le blocus se retourna, à l'instar d'un boomerang, contre le peuple anglais lui-même. Dans cette guerre-ci, l'Allemagne préservera l'Europe de l'asservissement à la ploutocratie anglaise.



La Vérité l'emporte!

Distribution de ces imprimés à titre gracieux

Éditeur responsable: Le Président **Heinrich Kessemeier**, Hamburg 13, Hochallee 127

Falcken-Verlag, Hambourg